

# La Peste

## Chronique du genre humain



Si Albert Camus est connu de tous pour son *Étranger*, peu on voulut tenter l'aventure de découvrir plus en avant sa bibliographie. Pour avoir été dans ce cas pendant des années, je ne peux comprendre : entre le style terne et le rythme lent, *l'Étranger* n'est pas le meilleur porte-drapeau qui soit pour souligner le talent de Camus. Si vous avez été comme moi, je ne peux que

vous donner un conseil. Lisez *La Peste*.

Ce roman paru en 1947 (prix des Critiques la même année, et a contribué à l'obtention du Nobel de littérature en 1957) ne paie pourtant pas de mine. Les couvertures ne sont pas des plus attrayantes, la quatrième de couverture peu engageante... Et pourtant, ce roman est une pépite à découvrir de toute urgence, quel que soit votre âge ou votre univers, pour une raison des plus simples. Bien que le thème soit la peste, le sujet est bien différent. Elle ne sert que de prétexte à Camus pour discourir sur tout autre chose : l'humain.

Là est le vrai enjeu du roman : l'humain dans toute sa splendeur, dans toute son horreur, dans tous ses émois. L'humain dans le concret, comme dans le métaphorique. L'humain, tout simplement. Nous avons donc en tant que lecteur, le plaisir de voir se dérouler une chronique précise, presque scientifique, de ce que l'humain a de plus beau et de plus laid en lui. Mais plus encore, Camus réalise cette chronique avec une finesse extrême : abordant le sujet de diverses manières, on se plaît à voyager avec ses mots dans les recoins les plus lumineux, mais aussi les sombres de notre nature.

La première page de cette chronique du genre humain est dédiée à l'humanité face à l'amour, et plus encore, face à l'amour que l'on ne voit plus.

*Des êtres que liaient l'intelligence, le cœur et la chair, en furent réduits à chercher les signes de cette communion ancienne dans les majuscules d'une dépêche de dix mots. Et comme, en fait, les formules qu'on peut utiliser dans un télégramme sont vite épuisées, de longues vies communes ou des passions douloureuses se résumèrent rapidement dans un échange périodique de formules toutes faites comme : "Vais bien. Pense à toi. Tendresse. »*

Cet amour, douloureux, amène avec perfection la seconde page de cette chronique, à savoir le rapport qu'établit Camus entre l'homme et sa douleur. Une douleur fortement liée à la notion d'espoir, que l'auteur met énormément en avant dans tout son texte.

*Sans mémoire et sans espoir, ils acceptaient maintenant la confusion. Sans mémoire et sans espoir, ils s'installaient dans le présent. À la vérité, tout leur devenait présent. Il faut bien le dire, la peste avait enlevé à tous le pouvoir de l'amour et même de l'amitié. Car l'amour demande un peu d'avenir, et il n'y avait plus pour nous que des instants.*

Bien que ces aspects soient intéressants et plaisants à lire, tout l'intérêt ne réside, non pas dans les messages bien visibles, mais dans ceux plus cachés. Un œil avisé saura les reconnaître, et s'en délectera autant qu'il sera pétrifié d'effroi. Car la peste, pour Camus comme pour nous, n'est pas seulement la peste. Elle est avant tout le nazisme, et une part de nous.

À y bien regarder, certaines comparaisons, certaines tournures, sont sans équivoque sur l'aspect métaphorique du roman : ce n'est pas seulement le récit d'une ville ayant connu la peste, c'est avant tout un récit sur la lutte contre le nazisme. C'est avec un style en général froid et implacable que Camus met en avant ce lien, comme le prouve cette citation, si certains avaient encore quelques doutes.

*Et réellement, les feux de joie de la peste brûlaient avec une allégresse toujours plus grande dans le four crématoire. D'un jour à l'autre, le nombre de morts, il est vrai, n'augmentait pas. Mais il semblait que la peste se fût confortablement installée dans son paroxysme et qu'elle apportât à ses meurtres quotidiens la précision et la régularité d'un bon fonctionnaire.*

Si la peste est le nazisme, la peste est aussi notre part d'ombre. Bien plus subtil cette fois-ci, c'est au travers du personnage de Tarrou que Camus expose son propos : la peste, nous l'avons tous au fond de nous. C'est cette part d'ombre au fond de nous, qu'il nous faut combattre si on ne veut pas répandre le mal autour de nous... parce que le mal est naturel pour l'homme.

*Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distraction possible. Et il en faut de la volonté et de la tension pour ne jamais être distrait ! Oui Rieux, c'est bien fatigant d'être un pestiféré. Mais c'est encore plus fatigant de ne pas vouloir l'être.*

Vous l'aurez compris, *La Peste* de Camus, en plus d'être un incontournable de la littérature française, est une perle à découvrir au plus vite. Tout le génie est la virtuosité de Camus sont présents dans ce roman : se plonger dans cet univers si particulier est un vrai régal. Les pages se tournent sans que l'on y prenne garde, au même titre que les heures de sommeil jetés au feu.

## **POUR ALLER PLUS LOIN... QUELQUES CITATIONS**

*Et puisqu'un homme mort n'a de poids que si on l'a vu mort, cent millions de cadavres semés à travers l'histoire ne sont qu'une fumée dans l'imagination.*

*Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance, et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté, si elle n'est pas éclairée.*

*« Vous n'avez pas de cœur », lui avait-on dit un jour. Mais si, il en avait un. Il lui servait à supporter les vingt heures par jour où il voyait mourir des hommes qui étaient faits pour vivre. Il lui servait à recommencer tous les jours. Désormais, il avait juste assez de cœur pour ça. Comment ce cœur aurait-il suffi à donner la vie ?*

*Mais, après ces longues alertes, il semblait que le cœur de chacun fût endurci et tous marchaient ou vivaient à côté des plaintes comme si elles avaient été le langage naturel des hommes.*

*Et Tarrou, et Rieux, et leurs amis pouvaient répondre ceci ou cela, mais la conclusion était toujours ce qu'ils savaient : il fallait lutter de telle ou telle façon et ne pas se mettre à genoux. Toute la question était d'empêcher le plus d'hommes possible de mourir et de connaître la séparation définitive. Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen qui était de combattre la peste. Cette vérité n'était pas admirable, elle n'était que conséquente.*

*Il n'y avait plus alors de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous.*

*Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.*